

CERCLE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Saison 2022-2023 – Décalages

UN DIVAN À TUNIS de Manele Labidi

Tunisie/France, 2019. Scénario : Manele Labidi, avec la collaboration de Maud Ameline. Distribution : Golshifteh Farahani, Madj Mastura, Hichem Yacoubi. Musique : Flemming Nordkrog. Comédie dramatique. Durée : 1 h.28'

Réalisatrice

Née en 1982 à Paris, Manele Labidi, après avoir travaillé dans la finance, écrit pour le théâtre, la radio et la télévision. Après un premier court métrage, *Une chambre à moi* (2018), elle écrit et réalise son premier long métrage en 2019, *Un divan à Tunis*.

Synopsis

Suite à quelques années passée en France, Selma, jeune psychanalyste, revient dans son pays d'origine, la Tunisie, et ouvre son cabinet à Ezzahra en banlieue de Tunis. Au lendemain de la révolution, les Tunisiens s'interrogent sur l'avenir politique et économique de leur pays, en pleine reconstruction après une longue période de dictature. Alors que Selma commence à trouver ses marques, elle se heurte à l'administration bancaire du pays.

Extrait de la critique de *Ciné-Feuilles*

... Avant de recevoir qui que ce soit, va falloir se faire connaître et par exemple expliquer aux femmes fréquentant un salon de coiffure, qu'une séance est une sorte de « voyage en soi pour trouver des portes de sortie ». Alors, entre ceux qui prennent le portrait de Freud (orné d'un chapeau turc) pour celui d'un Frère musulman et ceux qui confondent « séances tarifées » et « prestations tarifées », ce n'est vraiment pas gagné d'avance. Aussi les débuts sont-ils haut en couleur, les attentes à l'égard de la jeune psychanalyste allant dans tous les sens, y compris amoureux. Et au moment où Selma commence à trouver ses marques, elle découvre qu'il lui manque une autorisation de pratique indispensable pour continuer d'exercer, mais difficile à obtenir du Ministère de la santé tant on se méfie d'une femme qui ne cesse de recevoir des hommes – et des femmes – chez elle, où l'on s'étend et parle sexe.

Malgré les obstacles à répétition, le ton est ici léger et l'on rit volontiers, une joie de vivre habitant tous les personnages englués dans un quotidien parfois surréaliste. Le regard de Manele Labidi est en effet empreint d'une tendresse et d'un amour à l'égard d'une population qui veut s'en sortir, fort bien exprimés par Golshifteh Farahani... Pourtant, ni leçon ni morale dans cette comédie sans prétention, sympathique et enlevée. La population tunisienne est en manque de repères et toutes les embûches qui se dressent sur le chemin de Selma sont celles d'un pays appelé à se trouver et à préciser ses rapports à la religion, à la famille, voire à la politique. Car n'est-ce pas le pays tout entier qui, après la chute du président Ben Ali en 2011, souffre de schizophrénie et aurait besoin de prendre le temps d'examiner son histoire pour mieux déployer son avenir ? (SM)

Entretien de la réalisatrice avec *Le Point Afrique*

Vous êtes binationale, comme Golshifteh Farahani (d'origine iranienne) qui interprète Selma – elle-même parisienne et tunisoise. Cette caractéristique identitaire était-elle essentielle pour appréhender le sujet de votre film ?

C'était important que mon actrice comprenne en effet cette problématique de non-ancrage. Moi, je suis née en banlieue parisienne de parents immigrés. J'ai été élevée dans un foyer tunisien pur où l'on parlait arabe à la maison et eu pour habitude de passer deux à trois mois par an en Tunisie jusqu'à ma vingtaine. Pour autant, les gens m'ont toujours plus ou moins fait comprendre que je n'étais pas des leurs. Idem en France. Après le 11 Septembre, j'ai réalisé que je n'étais ni d'ici ni de là-bas, et qu'il fallait envisager une troisième voie pour trouver le salut.

Un divan à Tunis est un film sur la parole intime. Tout le monde se précipite au cabinet de Selma. Est-ce que cela reflète la réalité ?

Le sujet du film se concentre sur l'impact qu'a eu la dictature sur un peuple longtemps privé de parole. Et qui se retrouve soudainement dans un endroit de son histoire où tout est permis. C'est cette parole retrouvée que je souhaitais capturer.

Quels portraits de femmes vouliez-vous montrer à l'écran ?

La femme arabe est multiple. J'avais envie d'évacuer la dimension victimaire que les femmes arabes portent souvent dans la fiction et voulais montrer qu'il y a plusieurs types de féminité : des femmes voilées hyper-sexualisées, d'autres qui utilisent le voile comme une stratégie de coquetterie ou un instrument de mode. Le personnage de Selma a, quant à lui, une féminité finalement très virile. Elle n'a pas cette féminité archétypale et très ostentatoire que l'on retrouve au Maghreb ou au Moyen-Orient. Il y a aussi cette ado qui porte les cheveux courts, ce qui est un acte politique dans les pays arabes. Comme dans n'importe quelle communauté, il y a un panel de femmes large et complexe. Elles ne sont pas victimes, elles ont des stratégies pour déjouer les règles du groupe et de la tradition, tout comme les hommes d'ailleurs.

Et vous montrez également la part de sensibilité des hommes arabes.

Je pense que la révolution a exacerbé la sensibilité des hommes et a énormément fragilisé la sécurité qu'ils incarnaient. Il y a eu une fragilisation économique et identitaire. Finalement, cette révolution pose la question de la place de chacun, en tant qu'homme, que père, qu'époux, dans la société. J'ai voulu humaniser les personnages, qui vivent aussi des conflits d'êtres humains.

Deux questions pour aller plus loin

Quel décalage offre ce film ? Celui de notre regard sur la société tunisienne, ou celui sur tout homme, toute femme ?

Que révélerait selon vous *Un divan à Lausanne* ou dans *l'Est vaudois* ?

Fiche rédigée par Serge Molla

Vous souhaitez réagir au film, partager une remarque, un commentaire, une suggestion ?

Faites-le par courriel en vous rendant à l'adresse suivante :

www.cine-feuilles.ch/cercle-d-etudes.html, puis cliquez sur le lien « Contactez-nous »